

Ginzburg, Carlo. 2010. *Le fil et les traces : vrai faux fictif*, trad. Martin Rueff (Lagrasse : Verdier)

Victor Ferry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/1070>

DOI : 10.4000/aad.1070

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Victor Ferry, « Ginzburg, Carlo. 2010. *Le fil et les traces : vrai faux fictif*, trad. Martin Rueff (Lagrasse : Verdier) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 6 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1070>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Ginzburg, Carlo. 2010. *Le fil et les traces : vrai faux fictif*, trad. Martin Rueff (Lagrasse : Verdier)

Victor Ferry

RÉFÉRENCE

Ginzburg, Carlo. 2010. *Le fil et les traces : vrai faux fictif*, trad. Martin Rueff (Lagrasse : Verdier), 380 pages, ISBN : 978-2-86432-616-8

- 1 La pensée de Carlo Ginzburg nourrit des réflexions bien au-delà des limites de l'histoire. On se souviendra, à ce titre, de l'ouvrage collectif édité par Denis Thouard, *L'interprétation des indices* (2007), consacré à la fécondité du paradigme indiciaire (Ginzburg 1989) pour des disciplines aussi diverses que la philologie, la linguistique, l'anthropologie, l'histoire de l'art ou la philosophie. Ginzburg se démarque par ailleurs des historiens actuels par l'intérêt qu'il porte à la rhétorique.
- 2 L'intérêt de Ginzburg pour la rhétorique se comprend, comme il le rappelle dans l'introduction de son dernier ouvrage, à la lumière des débats qui ont animé sa discipline à partir de la fin des années 1960, sur le rapport des historiens à l'écriture :

Il y a longtemps maintenant que je suis historien : j'essaie de raconter des histoires vraies (qui ont parfois le faux comme objet) en me servant de traces. Aujourd'hui, aucun élément de cette définition ne me semble aller de soi. Quand j'ai commencé à apprendre le métier, vers la fin des années 1950, l'attitude qui dominait dans la corporation était complètement différente. Ecrire, raconter une histoire, n'était pas considéré comme un thème pour une réflexion sérieuse (7).
- 3 L'image du travail de l'historien qui prévalait lorsque Ginzburg a commencé à apprendre le métier d'historien était celle d'un explorateur, circulant dans les archives à la recherche de vérités historiques. C'est en ce sens que l'écriture n'était pas considérée comme un thème de réflexion sérieuse : l'écriture de l'histoire était perçue avant tout comme un travail de restitution des vérités historiques que l'historien avait

découvertes lors de sa recherche. Quand l'écriture de l'histoire est devenue un objet de recherche, notamment sous l'impulsion d'Hayden White (voir ci-dessous), la question du rapport des textes des historiens au réel s'est posée sous un jour nouveau. En effet, l'enjeu fut alors de savoir dans quelle mesure la narration de l'historien façonnait la réalité historique. L'image de l'historien explorateur peut alors se voir opposer l'image d'un historien bâtisseur qui construit ses objets historiques en les énonçant. C'est ici que la réflexion historique croise la réflexion rhétorique. En effet, les mécanismes mis en place par les historiens pour fonder leur discours sur une réalité historique extratextuelle (en particulier les citations et les renvois aux sources) peuvent être décrits comme des effets de réel, des effets rhétoriques qui tendent à amenuiser l'écart inévitable qui sépare la réalité de toute tentative de la formuler par le discours.

- 4 Le fil rouge de la réflexion de Ginzburg est la recherche d'une troisième voie entre une vision naïve de l'écriture de l'histoire (perçue comme un médian neutre entre des vérités historiques et le public) et une vision qu'il qualifie de relativiste sceptique (qui voit le rapport du discours de l'historien à la réalité passée comme une simple illusion référentielle). Ainsi, dans *Rapports de force* (2000), Ginzburg entendait montrer que le fait que le travail de l'historien comporte une dimension rhétorique n'impliquait pas qu'il faille porter un regard sceptique sur le rapport étroit qu'il entretient à la vérité et au réel. À une conception de la rhétorique inspirée d'une relecture sceptique de Nietzsche, voyant dans la rhétorique seulement un art de la persuasion, Ginzburg opposait une rhétorique d'inspiration aristotélicienne qui place la preuve au cœur de l'entreprise de persuasion. C'est en partant de cette seconde conception qu'il est possible selon lui de concilier la dimension rhétorique de la discipline historique avec une exigence de validité qui constitue le fondement du travail de l'historien – question qu'il aborde en particulier dans l'introduction et le premier chapitre de *Rapports de force* (Ginzburg 2000 : 13-56).
- 5 Dans une perspective comparable, il rassemble dans *Le fil et les traces* (2010 [2006]), quinze essais dont la trame est une variation sur les rapports entre l'histoire et la fiction. L'objectif est de montrer que les rapprochements qu'il est possible d'effectuer entre le discours de l'historien et le discours de fiction ne doivent pas nécessairement entraîner un regard sceptique sur la possibilité de démêler le vrai du faux. Le fait que Ginzburg, comme à son habitude, alterne entre réflexions épistémologiques et enquêtes historiques, rend, par ailleurs, cet ouvrage particulièrement stimulant pour alimenter une réflexion sur les genres de discours. Une question est en effet de savoir dans quelle mesure Ginzburg peut articuler un discours de théoricien, susceptible de porter un regard critique sur les conventions de sa discipline (en l'occurrence, l'idée que le discours de l'historien relève d'un genre fondamentalement différent de la fiction) et un discours de praticien (dont la légitimité repose en partie sur le respect des conventions de sa discipline).

1. Ginzburg et les sceptiques, encore une fois

- 6 A l'instar de l'attitude qu'il avait adoptée sur le rapport de l'histoire à la rhétorique, la position de Ginzburg sur le rapport de l'histoire à la fiction est subtile et, comme nous le verrons plus bas, peut-être difficile à maintenir de façon cohérente :

Contre la tendance du scepticisme postmoderne à estomper la frontière qui passe entre les récits historiques et les récits de fiction au nom de l'élément

constructiviste qui permet de les réunir, je proposais alors de considérer leurs rapports comme une lutte pour la représentation de la réalité. Mais au lieu d'une guerre des tranchées menée front contre front, je faisais l'hypothèse d'un conflit fait de défis, d'emprunts réciproques, d'hybrides (9).

- 7 Nous pouvons ici distinguer deux éléments dans la position de Ginzburg. D'une part, une opposition « à la tendance du scepticisme postmoderne à estomper la frontière entre les récits historiques et les récits de fiction » ; d'autre part, l'idée que l'opposition frontale entre l'histoire et la fiction n'a rien d'évident. En somme, il s'agirait d'une frontière nécessaire bien que difficile à tracer. Les quinze essais composant le recueil participent autant d'une lutte contre les arguments des sceptiques (dans la pensée de Ginzburg, le terme sceptique désigne en particulier les travaux d'Hayden White et de Roland Barthes sur l'écriture de l'histoire) que d'une illustration de la position délicate de l'historien qui cherche à établir une vérité située dans « cet entrelacement du vrai, du faux et du fictif qui forme la trame de notre présence au monde » (17).
- 8 La nécessité de maintenir une frontière entre l'histoire et la fiction est, de façon convaincante, exposée dans le onzième essai du recueil, « Unus Testis ». Ginzburg s'interroge alors sur les conséquences éthiques d'une approche constructiviste de la narration historique, telle qu'elle a pu être défendue par Hayden White, en particulier dans la préface de son œuvre maîtresse, *Metahistory* (White 1973 : 11-12). La thèse de White est qu'une narration historique n'est possible qu'à la suite d'une étape au cours de laquelle l'historien préfigure le champ historique en fonction d'une certaine vision de l'histoire (qu'elle soit philosophique, morale ou esthétique). Cette essence constructiviste de l'activité historique fait qu'il serait vain de chercher un critère épistémologique permettant de juger de la supériorité d'une narration historique sur une autre. Ginzburg y voit un risque que l'autorité d'une narration historique dépende alors, en définitive, de sa plus ou moins grande adéquation avec la vision de l'histoire à laquelle adhère une communauté donnée à une époque donnée. La porte serait ainsi ouverte à une légitimation des thèses révisionnistes : rien ne s'opposerait à ce qu'elles fassent autorité si elles en venaient à être plus efficaces que d'autres interprétations historiques.
- 9 Si sa position est claire quant à la nécessité de maintenir une frontière entre le domaine de l'histoire et le domaine de la fiction, la position de Ginzburg est plus difficile à suivre lorsqu'il aborde les procédés situés à la croisée des genres. Cela ressort, par exemple, à la lecture des pages consacrées à l'*enargeia*, procédé rhétorique par lequel un orateur « fait voir » un objet au public :
- Affirmer que le récit historique ressemble à un récit inventé est évident. Il me semble plus intéressant de se demander comment nous percevons comme réels les événements racontés dans un livre d'histoire. Il s'agit d'habitude d'un résultat produit par des éléments qui sont extratextuels aussi bien que textuels. Je m'attacherai à ces derniers en essayant de mettre en évidence quelques procédés, liés à des conventions littéraires, par lesquels les historiens anciens et modernes ont tenté de communiquer cet « effet de vérité » qu'ils considèrent comme une partie essentielle de la tâche qu'ils se sont fixée (25).
- 10 Ginzburg se situe ici en analyste du discours des historiens et propose d'étudier l'*enargeia* comme un des procédés par lesquels nous pouvons percevoir « comme réels les événements racontés dans un livre d'histoire » :
- Demonstratio nommait le geste de l'orateur montrant un objet invisible en le rendant presque palpable – enarges – aux auditeurs, grâce au pouvoir presque magique de ses paroles. De manière analogue, l'historien réussissait à transmettre à

ses lecteurs son expérience – directe s'il était témoin, ou indirecte- en mettant sous leurs yeux une réalité invisible. *Enargeia* était un instrument qui permettait de communiquer l'autopsia, à savoir la vision immédiate, en vertu du style (29-30).

- 11 D'un point de vue formel, le statut du discours de Ginzburg ne semble pas si différent du discours des « sceptiques » dont il cherche pourtant à combattre les positions. En effet, à l'instar des travaux d'Hayden White (sur les procédés de mise en récit) ou de Roland Barthes (sur les procédés qui, comme les citations ou les renvois aux sources, participent de l'illusion référentielle), Ginzburg propose d'étudier des procédés communs aux écrits historiques et aux écrits de fiction. Dans une note de bas de page, Ginzburg précise sa position :

Pour Barthes, qui identifie réalité et langage, « le fait n'a jamais qu'une existence linguistique », et la « vérité », entre guillemets, est assimilée à la polémique contre le réalisme (« Le discours de l'histoire », in *Essais Critiques IV, le bruissement de la langue*, Paris, 1984, p. 153-166, surtout p. 165 ; cf. aussi p. 167). Je pense que les faits ont aussi une existence extralinguistique et que la notion de vérité appartient à une histoire très longue qui pourrait coïncider avec l'histoire de notre espèce. Mais les procédés utilisés pour contrôler et communiquer la vérité ont changé au cours du temps (25).

- 12 Pour se démarquer du courant sceptique, Ginzburg est donc amené à établir une distinction entre un relativisme ontologique (associé au propos de Barthes selon lequel le fait n'aurait qu'une existence linguistique) et un relativisme épistémologique auquel semble devoir adhérer l'historien conscient que la vérité a un statut qui ne saurait être déterminé *a priori*. Dans cette optique, les « emprunts réciproques » dont parle Ginzburg entre le domaine de l'histoire et le domaine de la fiction peuvent être abordés comme autant de tâtonnements par lesquels doit passer toute tentative visant à établir et à transmettre la vérité. En d'autres termes, le fait qu'aucun discours ne puisse prétendre être la vérité ne doit pas nous conduire à douter de l'existence d'une vérité référentielle, indépendante des discours. La complexité de cette position (concilier le rejet du scepticisme tout en reconnaissant la difficulté à tracer une frontière nette entre histoire et fiction) a pour corollaire l'adhésion à une épistémologie pour laquelle la vérité se construit dans un rapport de force entre différentes possibilités de représentation du réel. Or, la compatibilité entre les positions que soutient Ginzburg sur le plan théorique et les contraintes du genre auquel appartient le discours de l'historien n'a rien d'évident. On perçoit notamment une tension à la lecture de ses remarques sur les citations dans les discours historiques :

On peut considérer les citations, les notes et les signes linguistiques et typographiques qui les accompagnent, en tant que procédés destinés à transmettre un effet de vérité, comme des correspondants de l'*enargeia*. ¶...¶ Mais l'analogie des fonctions fait aussi ressortir la différence des instruments. L'*enargeia* était liée à une culture fondée sur l'oralité et la gestualité ; les citations marginales, les renvois au texte et les crochets, à une culture dominée par l'imprimerie. L'*enargeia* voulait communiquer l'illusion de la présence du passé ; les citations soulignent que nous ne pouvons accéder au passé que de manière indirecte, à travers des médiations (56).

- 13 Du point de vue de l'historien, engagé dans une recherche de vérités historiques, un procédé comme l'*enargeia*, soulève des questions sur le statut du discours historique, en termes de rapport à la validité et à la persuasion.
- 14 L'effet d'évidence qui découle d'un procédé qui tend à rendre la réalité passée palpable au public, comme s'il y était, est-il un signe de la vérité du discours de l'historien ou

participe-t-il avant tout de son efficacité ? Or, au regard des propos de Ginzburg, il est difficile de se prononcer sur le statut qu'il donne à l'« effet de vérité » produit par les citations et autres notes. Tout porte à croire qu'il le perçoit autant comme une convention, visant à affirmer l'autorité du discours de l'historien sur les autres formes de représentations du passé, que comme un signe adressé au lecteur du fait que le discours de l'historien ne se donne pas comme la réalité passée mais comme une reconstitution consciente de son caractère incertain : une fiction. De même, à propos de l'usage du discours indirect libre en histoire, il note qu'« un tel procédé semble être interdit aux historiens, parce que, par définition, le discours indirect libre ne laisse pas de traces documentaires. Nous nous situons dans une zone au-delà ou en deçà de la connaissance historique et qui lui reste inaccessible » (273).

- 15 Ces remarques sont représentatives d'une tension constante dans les essais de Ginzburg entre son regard de théoricien et son regard de praticien. Il est en effet difficile de savoir s'il aborde les procédés communs aux genres de l'histoire et de la fiction comme des outils susceptibles de participer à l'efficacité du discours de l'historien ou comme des menaces susceptibles d'entrer en conflit avec la validité même du discours de l'historien.

2. Discours d'histoire et discours sur l'histoire

- 16 Cette ambivalence que l'on peut déceler chez Ginzburg est sans doute liée au fait que son écriture mêle le plus souvent deux étapes du travail de l'historien qui sont, d'habitude, dissociées : une phase de recherche au cours de laquelle l'historien essaie d'établir des vérités et une phase d'écriture où l'historien a pour mission de transmettre des vérités au public. Dans l'essai consacré à la réflexion sur le statut de sa propre narration historique (essai XIII : « Microhistoire, deux ou trois choses que je sais d'elle », 361-405), il aborde son souci de concilier, d'une part, une conscience quant à la difficulté de découvrir la vérité et, d'autre part, la production d'un discours vrai sur le passé. La solution adoptée par Ginzburg a été celle d'une perspective microhistorique :

Tolstoï dépasse d'un bond l'écart inévitable entre les traces fragmentaires et tordues d'un événement (une bataille par exemple) et l'événement lui-même. Mais ce saut, ce rapport direct avec la réalité, ne sont possibles (même si cela n'est pas nécessaire), que sur le terrain de l'invention : cette voie n'est pas permise à l'historien qui dispose seulement de traces, de documents. Les fresques des historiens qui tentent de communiquer au lecteur, par des expédients le plus souvent médiocres, l'illusion d'une réalité disparue, repoussent tacitement ces limites du métier d'historien. La microhistoire choisit la voie opposée : elle accepte la limite en explorant les implications gnoséologiques et en les transformant en éléments narratifs (393).

- 17 La narration chez Ginzburg a donc le statut d'une reproduction de la phase de découverte, il s'agit d'une narration qui doit rendre compte des étapes de la connaissance en train de se former, rendre compte de ses hésitations et de ses limites. Dans le même essai, il note en effet, à propos de son parti pris d'écriture dans *Le fromage et les vers* (Ginzburg 1980) : « Les obstacles qui se dressaient contre cette recherche appartenaient à la documentation, et ils devaient donc faire partie du récit ; la recherche de la vérité faisait partie de l'expression de la vérité atteinte (nécessairement incomplète) » (385). Les historiens sont, généralement, conscients de la difficulté qu'il y a à passer de la recherche à l'écriture : il s'agit de passer de l'ouverture de la phase de

recherche (où l'historien rencontre plus de questions qu'il ne trouve de réponses) à l'établissement d'un texte clos. Ecrire l'histoire peut alors, au contraire de l'attitude adoptée par Ginzburg, impliquer de dépasser toutes les incertitudes rencontrées lors de la phase de recherche pour fournir au public un récit affirmatif. Comme le note Antoine Prost sur ce point : « que dirait le lecteur si, à chaque page, il trouvait un aveu d'ignorance ? » (Prost 1996 : 267). Le fait que Ginzburg décide de ne pas franchir le pas vers l'écriture de grandes fresques historiques peut se comprendre en raison de la difficulté de concilier ses positions sur le plan théorique et son travail d'historien. En effet, le discours de l'historien repose sur un certain nombre de conventions, plus ou moins explicitement affirmées (idée d'une neutralité du langage, possibilité d'atteindre un point de vue objectif...) qui participent de la validité et de l'autorité du discours de l'historien¹. Ces conventions ont été pointées par les auteurs que Ginzburg qualifie de sceptiques : à l'idée que le texte de l'historien puisse être fondé sur des preuves issues de la réalité extratextuelle (auxquelles renvoient les citations et les notes de bas de page), White opposait une approche constructiviste du discours des historiens (1973) et Barthes moquait l'illusion référentielle² (1984). Or ces conventions ne doivent pas nécessairement être perçues comme autant de brouillages sur le rapport de l'histoire à la fiction dès lors que l'on distingue la réalité des faits de leur description en histoire, laquelle est nécessairement une représentation que l'on voudrait valide de la réalité passée. En un sens l'ouvrage de Ginzburg peut être lu comme un beau témoignage des difficultés qui attendent tout praticien d'une discipline qui entend en même temps porter un regard critique sur l'épistémologie dans laquelle il s'inscrit.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland, 1984. *Essais Critiques IV, le bruissement de la langue* (Paris : Seuil)
- Ginzburg, Carlo, 1989. *Mythes, emblèmes, traces* (Paris : Flammarion)
- Ginzburg, Carlo, 2000. *Rapports de force* (Paris : Seuil)
- Prost, Antoine, 1996. *Douze leçons sur l'histoire* (Paris : Seuil)
- Thouard, Denis (ed.), 2007. *L'interprétation des indices* (Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion)
- White, Hayden, 1973. *Metahistory* (Baltimore : The Johns Hopkins University Press)

NOTES

1. De façon corollaire, l'idée selon laquelle les faits pourraient n'avoir qu'une existence linguistique participe des conventions nécessaires à l'étude des discours comme parcelles d'un univers textuel autonome dont la signification dépasserait autant le contexte de leur production que les intentions de leurs auteurs. Cela peut nécessiter la mise en place d'une convention

comme celle de la « mort de l'auteur », que l'on trouve notamment dans Barthes 1984. *Essais Critiques IV* (Paris : Seuil), 63-69.

2. Notamment : « le discours historique ne suit pas le réel, il ne fait que le signifier, ne cessant de répéter *c'est arrivé*, sans que cette assertion puisse être jamais autre chose que l'envers signifié de toute narration historique ». « Le discours de l'Histoire » (Barthes, *op.cit.*).

AUTEURS

VICTOR FERRY

FRS-FNRS, GRAL